

‘C’était quelqu’un de toute façon’ : les personnages humains et non humains dans le roman animaliste *Les Métamorphoses* de Camille Brunel¹

Fleur Hopkins-Loféron (CNRS/THALIM, Paris)

Abstract

The ‘roman animaliste’ *Les Métamorphoses* (2020), written by French author Camille Brunel, narrates an irrepressible transformation of men and women into animals of all kinds. Written just before the Covid-19 pandemic, this novel strongly resonates with the philosophical questions that occupied the political scene and the activist world during the outbreak, as public opinion became more aware of the responsibility of humans in the destruction of ecosystems and questions of societal collapse came to the forefront of French public debate. More than that, the novel aims to deconstruct the usual societal conceptions regarding non-human animals, while the author underlines their individuality and confers on them the status of characters, and by extension of persons. Far from writing an anti-humanist pamphlet, since humanity is not extinguished but is transformed for the benefit of the enrichment of the living, Brunel reminds us that anti-speciesism is conceived as an ecologism conscious of the interactions of the living within the Earth system.

1 Je remercie la Fondation pour les Sciences Sociales d’avoir permis la concrétisation de mes recherches portant sur les liens entre Covid-19 et science-fiction, dans le cadre de son édition 2021 consacrée aux Pandémies.

INTRODUCTION

Quelques mois après le début de la pandémie de Covid-19, de nombreux articles ont familiarisé le public avec la notion de ‘zoonose’, maladie infectieuse émergente passée de l’animal à l’humain sans que l’agent zoonotique, qualifié de ‘réservoir naturel’, soit nécessairement infecté. Le SARS-CoV-2 n’est pas le premier virus à intégrer un animal dans la chaîne de contamination. Plusieurs études consacrées à l’épidémie de SRAS en 2002-2004 ont déjà pointé du doigt le rôle joué par la civette, vendue sur les marchés de Canton, ou dans le cadre de l’épidémie d’Ebola en 2013-2016, celui de la chauve-souris roussette, chassée par les populations autochtones. Cependant, à la différence des articles évoquant ces zoonoses ou les épizooties touchant les animaux d’élevage lors des décennies précédentes (encéphalopathie spongiforme bovine des vaches, grippe aviaire des oiseaux, grippe porcine des porcs, etc.), les papiers grand public touchant à la pandémie de Covid-19 ont souvent choisi de personnifier les porteurs, ‘suspects numéro un’ (Belin 2020), comme le pangolin, soupçonné d’être un hôte intermédiaire, ou la chauve-souris, espèce réservoir. Ils leur accordent même parfois une volonté de nuisance, voire un désir de « vengeance » (Dussol 2020), comme si le franchissement de la barrière d’espèce était prémédité et servait de représailles envers l’effondrement de la biodiversité. S’il se garde bien de recourir à cette anthropomorphisation des animaux, le professeur de bioéthique et philosophe utilitariste de la condition animale Peter Singer (2020) a lui aussi souligné combien la pandémie de Covid-19, née au sein des *wet markets*² de la ville de Wuhan, devait pousser à repenser de manière éthique nos relations aux animaux, dans le but de prévenir d’autres zoonoses, mais aussi de protéger la planète contre le désastre écologique en marche.

C’est au croisement avec ces deux perspectives – personnification de l’animal et remise en question de sa place dans la chaîne du vivant – que se situe le second roman de l’auteur français Camille Brunel, publié en août 2020 et dont les dernières lignes ont été écrites alors que débutait la pandémie de Covid-19. Ses *Métamorphoses* empruntent de toute évidence leur titre au poème antique d’Ovide, qui décrit les transformations, subies ou désirées, des grandes figures de la mythologie gréco-romaine. Certaines se changent en animaux pour tromper les humains (Zeus en cygne ou en taureau) ou sont punies par une divinité courroucée (Arachné

2 Un *wet market* est un marché à ciel ouvert au sein duquel le client peut choisir l’animal vivant, mammifère, gallinacé, reptile, poisson ou même sauvage – comme sur le marché de Wuhan – qu’il souhaite que le vendeur abatte devant ses yeux dans le but de le consommer ultérieurement.

en araignée, Callisto en ourse). D'autres deviennent des végétaux afin d'échapper aux ardeurs d'un dieu (Daphné en laurier, Syrix en roseau). Brunel imagine quant à lui, dans un monde pré-Covid-19, une maladie sans virus qui provoque une irrépressible transformation en animal, parfois domestique, parfois sauvage, chez celui ou celle qui ressent un pic de désir sexuel ou d'amour inconditionnel. Rien ni personne ne parvient à endiguer cette pandémie, que la protagoniste humaine Isis n'interprète pas tant comme une punition châtiant la destruction des écosystèmes, que comme une bénédiction annonçant une nouvelle ère. À ce titre, Brunel emprunte aussi à Ovide le récit filé des transformations que le monde connaît à travers le temps. Les animaux prospèrent, plutôt que prolifèrent, au milieu des ruines de la civilisation, vidées de toute présence humaine, et la Terre semble entrer dans un cycle de floraison nouvelle.

En revisitant un motif littéraire bien connu, celui de la métamorphose en un autre être vivant, Camille Brunel se place sensiblement dans la lignée de Franz Kafka (1915) et sa vermine, d'Eugène Ionesco (1959) et du rhinocéros, du Comte de Lautréamont (1868) et du pourceau, ou encore de Jean-Charles Rémy (1976) et de l'arbre. La nouveauté apportée par l'auteur est visible dans le nom donné à sa 'pandémie de téatomorphoses'. Ce néologisme (*terato-*, du grec ancien *monstre*, et *morphose*, du grec ancien *mise en forme*) suppose que les humains se transforment en monstres, à la manière de loups-garous. Ce devenir animal ne rime pourtant ni avec sauvagerie, ni avec régression et il est définitif. Brunel, qui a été candidat en 2022 aux élections législatives sous la bannière du Parti Animaliste³ et est depuis de longues années engagé auprès des mouvements de libération animale, incarne un genre de littérature émergent, que l'on pourrait qualifier de 'roman animaliste'. Cette veine, qui se compose d'auteurs tels que Vincent Message ou Jean-Baptiste Del Amo, proche de l'association L214,⁴ met en scène les relations et interactions entre les hommes et les animaux afin d'interroger le principe idéologique d'asservissement du vivant qui régit notre société occidentale. Si Del Amo (*Règne animal*, 2016) et Message (*Défaite des maîtres et possesseurs*, 2016) ont recours à la fresque balzacienne ou à la fable écologique pour raconter le

3 Le Parti Animaliste est un parti politique français fondé en 2016 qui met au centre de son programme l'intérêt des animaux, afin que la question animale soit davantage prise en compte dans les décisions politiques.

4 L'association française L214 Éthique et Animaux, fondée par Brigitte Gothière et Sébastien Arzac en 2008, a pour but la protection des animaux, en particulier d'élevage, et la prise en compte de leur sensibilité, donnant lieu à des campagnes tant welfaristes qu'abolitionnistes. Elle s'est faite connaître du grand public pour son rôle de lanceur d'alertes grâce à des enquêtes menées au sein de plusieurs abattoirs français.

rapport d'exploitation qui unit les hommes aux animaux, Brunel construit, depuis son premier roman publié en 2018 (*La Guérilla des animaux*), une œuvre littéraire totale, qui emprunte au mythe sa fonction téléologique et exégétique : expliquer ce qui est et ce qui sera si les humains ne réforment pas leurs conceptions. Dans *Les Métamorphoses*, l'auteur expose une nouvelle fois sa philosophie antispéciste,⁵ laquelle prône de considérer les animaux comme des protagonistes de roman, mais plus encore comme des personnes, des 'sujets-d'une-vie' (Regan 2004). Ainsi, à la différence des écrits de ses confrères, Brunel ne réduit pas les animaux à leurs fonctions d'outils, d'accessoires ou d'objets, mais à la manière de Joseph Andras (*Ainsi nous leur faisons la guerre*, 2021) s'interroge sur l'histoire et la culture des animaux, indépendamment du prisme humain par lequel ils sont toujours perçus.

En suivant comme fil rouge l'idée d'animaux à la fois personnages, personnes (cf. Francione 2008 ; Morizot 2020) et victimes d'oppressions systémiques (cf. Torres 2009 ; Nibert 2013), le présent article s'interrogera sur la double appellation qui accompagne le travail de Camille Brunel, tantôt qualifié de roman « animalier » ou « animaliste ». En effet, si la veine « animalière » de Brunel se ressent par le souci quasi-documentaire accordé à la vie émotionnelle et cognitive des bêtes qui peuplent ses pages, l'engagement « animaliste » de l'auteur passe par un discours idéologique assumé, qui dispute la nécessité de prendre en compte les intérêts singuliers et les droits des animaux. Aussi, en considérant *Les Métamorphoses* comme partie d'un tout cohérent, l'article préférera avancer le terme de roman « antispéciste » pour qualifier la production de Brunel puisque la question de la convergence des luttes antiracistes, environnementales, féministes ou anti-capacitistes agitent le mouvement antispéciste, au sein duquel de nombreuses voix (cf. Kemmerer 2011 ; Adams/Gruen 2014 ; Boutet 2021) font valoir la nécessité de lutter contre toutes les formes d'oppressions et de dominations. À cet égard, l'œuvre de Brunel esquisse timidement une utopie féministe lesbienne biraciale, écosophie qui prendra de l'ampleur dans son roman à paraître, *Ecatepec* (2023).

5 Il n'existe pas de définition fixe de l'antispécisme, que certains considèrent comme une philosophie morale, d'autres comme une pensée politique, d'autres encore comme une continuité des luttes antisexistes et antiracistes. Jérôme Segal, par exemple, en parle comme d'une « volonté politique de prendre en compte les intérêts des animaux dans l'organisation de la cité » (Segal 2020, EPUB non numéroté).

UN ROMAN ÉCOLOGISTE : LES HUMAINS, SPECTATEURS DE L'EFFONDREMENT

Pour donner à lire la richesse de la vie émotionnelle des animaux, Brunel dépeint par contraste l'appauvrissement de la vie intérieure des humains, obnubilés par la gratification immédiate que leurs procurent les réseaux sociaux. Spectateurs passifs de ces mondes virtuels, ils sont sourds à l'effondrement du monde qui les entoure.

Réseaux sociaux et désagrégation du tissu humain

Brunel dépeint la place que l'univers virtuel occupe dans les constructions mentales, en accord avec ce que le sociologue Gérald Bronner qualifie d'« apocalypse cognitive » (2021), à savoir l'omniprésence des écrans dans nos vies. Ces derniers, mitraillant à chaque instant leurs détenteurs d'informations, déhiérarchisent ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas, expliquant l'aveuglement des personnages à l'effondrement qui se lit en arrière-plan du roman. Les écrans font office de miroirs magiques, destinés à conforter leur détenteur sur ses atours chaque fois qu'il reçoit une réaction à l'une de ses publications, mais aussi de surface déformante, puisqu'Isis en parle comme d'une barrière : « Du côté du miroir où je vivais encore » (LM 48).⁶ Très tôt, l'auteur donne à voir l'omniprésence des réseaux sociaux dans la vie d'Isis et de sa famille, laquelle s'accompagne d'une forme de paralysie de l'esprit critique et d'une uniformisation de la pensée. Incapable de détacher ses yeux du flot incessant d'actualités sur la *timeline* de ses divers comptes sociaux, elle est comme hypnotisée.

Ce monde virtuel symbolise le premier stade de la transformation en animal puisqu'Isis compare son addiction au digital à une forme de « désagrég[ation] » (LM 20) qui lui fait perdre pieds dans ce monde de nulle part, alors même qu'elle sait que cette « mémoire numérique » (LM 21) n'a rien de pérenne. Son être est comme morcelé, anticipant les scènes frappantes de métamorphoses lors desquelles les humains se transforment par fragments. Au ciel des oiseaux, omniprésents dans le roman, répond ce *cloud* humain. Par le parallèle qui est fait avec les grues qui sillonnent le ciel dès la première page, Brunel critique, en regard, la limitation de l'univers mental humain, mû non plus par la force magnétique du

6 La pagination a été réalisée d'après l'édition EPUB. Désormais, toute citation tirée du roman *Les Métamorphoses* sera indiquée par LM entre parenthèses, suivi du numéro de la page.

globe et par l'instinct, mais conditionné par le numérique au point de ne réagir que par émoticônes, présumés capables d'exprimer une pensée complexe :

[Isis] ajouta même un emoji malheureux sous un article consacré au génocide des Premières Nations brésiliennes par Jair Bolsonaro, et un autre, énervé celui-ci, sous un article [...] qui mentionnait un accord ratifié par la France donnant les coudées franches aux destructeurs de la forêt amazonienne. (*LM* 45)

En mettant en scène des réactions quasi pavloviennes chez l'humain, avide de gratifications (un article triste provoque un symbole montrant un visage qui pleure, tandis qu'un article révoltant entraîne un visage colérique), l'auteur entame sa déconstruction de la supposée supériorité humaine.

L'effondrement pour décor

Camille Brunel se réfère explicitement au champ de recherche transdisciplinaire de la collapsologie (cf. *LM* 38), théorisé par l'ingénieur-agronome Pablo Servigne et son collègue Raphaël Stevens (2015) comme étant l'étude de l'inévitable « effondrement » (*LM* 35) de notre civilisation industrielle mondialisée et plus largement du système-Terre, causé par les interdépendances et vulnérabilités trop fortes entre les différentes infrastructures. De fait, plutôt que de proposer de réparer le monde, à renfort de croissance verte et d'écologie marchande, la collapsologie invite les humains à réfléchir au monde d'après. À bien y regarder, le récit de Brunel se pose autant en pamphlet antispéciste qu'en discours écologique. L'auteur approche la fin du monde vivant tel que nous le connaissons aujourd'hui, laquelle s'accompagnera d'un renouveau pour ces mêmes écosystèmes, exploités et souillés par les hommes.

À la manière des militants comme Greta Thunberg ou du mouvement Extinction Rebellion qui multiplie manifestations et actions directes pour dénoncer l'urgence climatique et condamner l'immobilisme des gouvernements, Brunel suppose que la pandémie de tératomorphoses aurait dû être prévisible puisque, si elle n'est explicitée qu'à la page 51 (de 167 pages), de nombreux signes avant-coureurs, ces fameux 'signaux faibles' étudiés par les prospectivistes, auraient dû alerter les humains sur l'effondrement imminent du monde : explosion d'un barrage (cf. *LM* 13), pollution aux algues (cf. *LM* 25), explosion d'une plateforme pétrolière (cf. *LM* 35), éruptions volcaniques (cf. *LM* 78). La pandémie de tératomorphoses se signale aussi par des indices, chaque fois rapportés sur le régime de l'extraordinaire puisqu'au début du roman il est rare de rencontrer des animaux sauvages en liberté et que chaque rencontre furtive avec l'un d'eux provoque

sidération chez les humains, alors qu'elle est le signe d'une accélération, perceptible dans la brièveté des chapitres. Dès lors, Brunel nous fait comprendre que les humains, responsables de l'anthropocène, ne sont plus que les spectateurs passifs d'un monde mourant et qu'il leur faut devenir animaux pour pouvoir réintégrer le temps long du vivant, et non plus celui immédiat des interactions humaines.

UN ROMAN ANIMALIER : ANIMAUX HUMAINS ET NON HUMAINS

Les penseurs de la condition animale ont pour habitude de faire la distinction entre 'animaux non humains' [*non-human animals*] et 'animaux humains' [*human animals*], le terme 'animal' présent dans les deux expressions ayant pour effet de revendiquer une égalité de traitements malgré la singularité des espèces. Comme le rappellent Axelle Playoust-Braure et Yves Bonnardel (2020) dans leur essai *Solidarité animale*, cette égalité consiste à apporter la même considération aux intérêts de chacun : « Il ne s'agit pas de dire que les individus *sont* égaux, mais de considérer de façon égale les intérêts de tous [...]. Il s'agit d'accorder les droits qui permettent de défendre les intérêts réels des individus [en italique dans l'orig.] » (idem. 2020, 40-41). Si certains accordent des droits supérieurs aux animaux non humains dotés de capacités cognitives plus développées (cf. Singer 2011), comme les grands singes ou les cétacés, le roman de Brunel a pour effet de faire implorer ce point de tension – qui perpétue une forme de hiérarchie de valeur au sein des animaux – puisqu'il intègre à son bestiaire les animaux les plus divers : reptiles, insectes, cétacés, mammifères et les grands oubliés de la cause animale, les poissons.

De plus, la pandémie de téatomorphoses ne correspond pas tout à fait à ce que Shravanthi, l'amoureuse d'Isis, appelle abusivement « darwinisme inversé » (LM 156). La vague associe en effet au hasard une nouvelle forme animale à un individu, sans le besoin d'aucune prédisposition génétique ou traits de caractère marqués. Ainsi, la grand-mère d'Isis, un peu sénile, se fait veuve noire ; son oncle aviné devient hirondelle ; sa mère, amoureuse des grands espaces et persuadée qu'elle sera baleine, prend la forme d'un okapi. Brunel chamboule l'arbre phylogénétique des espèces, qui ordonne et donc classe le vivant en dehors des équilibres des écosystèmes. Son geste déclassificateur ne suit plus l'évolution naturelle. Ce grand chambardement rappelle au genre humain qu'il n'est jamais qu'un animal.

Les animaux, êtres sentients

Dès l'*incipit* de son roman, Camille Brunel fait comprendre que les pages qui suivent seront le lieu d'un renversement des forces. En effet, Isis, commentant le vol des grues au-dessus de sa maison, souligne qu'elle ne représente pour elles qu'une « plante » (LM 8) et donc que ces animaux négligent les humains dans le paysage en contrebas, mais, plus encore, ne leur reconnaîtraient pas même d'aptitude intellectuelle. Au fil des chapitres, l'auteur alterne entre focalisations internes et externes, proposant même une forme de roman choral alors qu'il donne au lecteur la possibilité d'occuper, un court instant, les pensées d'un animal. Ce jeu sur les focalisations sert le propos général du roman : il permet de souligner le caractère situé de l'anthropocentrisme, en suggérant que le point de vue humain sur toute chose n'est pas central, seulement dominant car culturel.

L'auteur donne aussi à voir une palette d'émotions animales, d'abord sous la forme d'anecdotes éthologiques, ensuite sous la forme d'une descente dans le corps d'un animal, jamais édulcorée. Brunel, en effet, a puisé dans l'essai *Qu'est-ce qui fait sourire les animaux ?* de Carl Safina (2018) l'envie d'explorer la vie émotionnelle des animaux. Plutôt que de relever de l'anecdote touchante ou amusante, à la manière des vidéos qui inondent les réseaux sociaux, ou de la personification des animaux à la Walt Disney, ces éléments de savoir ont pour but d'asseoir l'argument souterrain du livre, à savoir la richesse de la vie mentale et émotionnelle des animaux. Par cette rigueur dans la description animalière, Brunel souligne que l'animalisme se conçoit comme l'aboutissement d'un cheminement intellectuel humain, devant l'abondance de preuves d'ordres divers (éthologie, paléoanthropologie, neurosciences, etc.) qui vont dans le sens d'une sentience⁷ du vivant.

Les animaux humains et leur univers mental

L'une des questions pressantes parmi les protagonistes humains qui ne se sont pas encore transformés est de savoir si, une fois animaux, ils conserveront quelque souvenir de leur vie passée, et notamment leur amour pour leurs proches. Ainsi, Tobias croit voir dans la patte tendue de la veuve noire devant lui la preuve que sa femme le reconnaît. Cette question va de pair avec la dépréciation sociale du genre animal. C'est parce que les humains accordent peu d'importance à l'existence

7 Le terme 'sentience', traduit de l'anglais *sentient*, désigne la capacité d'un animal à ressentir des sensations, des émotions, des envies, bonnes comme mauvaises. Voir sur le sujet Estiva Reus (2005).

d'une vie intérieure chez les animaux qu'ils craignent que la transformation s'accompagne de l'effacement de leurs souvenirs, mais aussi d'une forme de néant émotionnel. En ce sens, la transformation symbolise ce qu'Yves Bonnardel qualifie d'animalisation (Playoust-Braure/Bonnardel 2020), à distinguer de l'animalité : « On ne naît pas animal (au sens social), on ne l'est pas par nature ou par essence, on le devient » (ibid., 47). L'animalisation désigne, de fait, le processus politique et social par lequel l'humanité distingue le non humain de l'humain et place, à la fois, en retrait, mais aussi dans une position de dominé, l'animal. Brunel critique vivement cette conception en donnant à voir à de multiples reprises la richesse du monde intérieur des animaux.

UN ROMAN ANIMALISTE : LES ANIMAUX COMME PERSONNES

Les Métamorphoses mettent en présence Isis, végane et antispéciste, avec le milieu clos de sa famille, puis avec les changements qui s'opèrent dans le monde. Cela permet à l'auteur de construire un discours filé en faveur de l'animalisme. Ce dernier entend, dans un premier temps, questionner le carnisme⁸ et la mentaphobie⁹ des humains ; dans un second temps, faire valoir sentience et capacités cognitives des animaux, tout comme la richesse de leur vie mentale (cf. Sigler 2018).

Un pamphlet animaliste

Les trois romans animalistes de Camille Brunel, à savoir *La Guérilla des animaux* (2018a), *Les Métamorphoses* (2020) et *Après nous, les animaux* (2020) se proposent comme des fables philosophiques destinées à penser la condition animale, mais surtout la responsabilité humaine dans l'effondrement des écosystèmes et l'extinction de masse. *La Guérilla des animaux*, qui met en scène un militant de la cause animale recourant à l'action directe, pose de manière provocante la question suivante : faut-il faire disparaître le genre humain pour que les animaux soient enfin préservés ? Dans *Les Métamorphoses*, Isis se pose à son tour en anti-héroïne, parfois antipathique. Elle sert de figure repoussoir, tout comme l'est à ses yeux sa cousine Carolina, « militante fatigante » (LM 28) qui ne cesse de relayer sur les

8 Le 'carnisme', expression diffusée par Melanie Joy (2019), désigne le fait de penser que manger de la viande est naturel et nécessaire à l'espèce humaine.

9 David Chauvet (2016) emploie le terme de 'mentaphobie' pour désigner le fait de craindre de reconnaître chez l'animal des capacités cognitives.

réseaux sociaux des contenus virulents, voulant éveiller ses amis à la réalité de l'exploitation animale par des formules chocs.

Pourtant, Isis, fait, elle aussi, figure de militante, puisqu'elle intègre constamment à son monologue intérieur de courtes anecdotes invitant un hypothétique lecteur à reconsidérer ses conceptions de l'animalité alors que les animaux sont capables de deuil (cf. *LM* 46), de tristesse (cf. *LM* 65), de reconnaître un visage (cf. *LM* 66), d'apprendre des mots (cf. *LM* 104), de comprendre le principe d'Archimède (cf. *LM* 115). Là où certains lecteurs de l'œuvre pourraient y voir un militantisme forcené de la part de l'écrivain, qui confondrait tract et roman, il semblerait qu'il faille plutôt y lire, à la manière des rapports du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) et de ses prévisions, ignorées pendant longtemps par les hommes politiques, une mise en garde : si les humains ne changent pas leur manière de vivre, ils finiront par disparaître.

Nuisibles, familiers ou sauvages

Comme le confirme Camille Brunel (2022), l'ouvrage *Zoopolis* des philosophes canadiens Sue Donaldson et Will Kymlicka (2016) a eu une influence déterminante sur la genèse des *Métamorphoses*. Cet essai développe une nouvelle manière de cohabiter avec les animaux, sans les exploiter ou leur nuire et imagine pour chaque catégorie – « domestique », c'est-à-dire dépendants de nous comme le sont les animaux de compagnie ou le bétail ; « sauvage » car ils vivent en des territoires propres comme les ours ou les loups, « liminaire », qui vivent auprès de nous pour leurs subsistances comme le pigeon ou le hérisson – un modèle de vivre-ensemble qui lui est propre : citoyenneté, souveraineté, résident. Pourtant, par l'effacement total de la présence humaine dans l'épilogue du roman, Brunel abandonne une lecture politique des relations de l'humain à l'animal, puisque le second se substitue entièrement au premier.

Isis, vers la fin du roman, espère devenir chatte, pour pouvoir ronronner de plaisir avec celle qui partage sa vie. Elle deviendra genette et continuera son existence auprès de son ancienne compagne. Certains humains se changent en animaux domestiques, comme ce pitbull aperçu à bord d'un train pour Toulouse, mais nombre d'entre eux prennent la forme d'animaux sauvages, à l'image de ce marcassin effrayé dans le couloir du train, ancien adolescent qu'aucun passager ne veut accueillir car il n'est pas un familier. Brunel cherche à mettre le lecteur face à l'aporie de ce travail classificatoire, qui distingue les animaux entre eux en les qualifiant de nuisibles, de familiers, de domestiques, ou encore de sauvages, dans un monde en sursis. Prenant par surprise son lecteur, Brunel souligne que l'animal n'a pas besoin de l'humain pour déterminer son statut d'individu. Ainsi, quand

Ariane souhaite garder son mari auprès d'elle, bien qu'il soit devenu python, elle finit dévorée parce qu'elle s'est changée en koala. Scène surréaliste qui pastiche celle du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry (1943), elle pousse dans ses retranchements la pensée animaliste : chercher à savoir si l'animal est une personne n'a de sens que dans une société humaine et le serpent n'a ici que faire du statut qu'il possède auprès de son ancienne femme.

UN ROMAN ANTISPÉCISTE : ESQUISSE ÉCOFÉMINISTE

En esquissant à la fin de son roman une utopie féministe et en plaçant, à l'inverse, dans la bouche d'Isis une forme de naturalisation de la condition féminine, Brunel étend son propos animaliste (libérer les animaux de la domination humaine) aux transformations qui ont lieu au sein-même du mouvement antispécisme (dialogue avec les autres luttes en faveur de la justice sociale).

La fin de l'androcène

Fin août, la députée écologiste et écoféministe Sandrine Rousseau a fait couler beaucoup d'encre en affirmant, lors des Journées d'Été d'Europe Écologie-les Verts, qu'il existait une corrélation entre virilisme et consommation de viande : « Il faut changer de mentalité pour que manger une entrecôte cuite sur un barbecue ne soit plus un symbole de virilité » (2022). Elle signifiait par-là que les hommes sont, dans les cultures occidentales, de plus gros consommateurs de viande que les femmes, et qu'il leur fallait faire preuve de sobriété écologique puisque l'industrie de la viande est polluante et gourmande en eau. Si son propos a été critiqué par les figures politiques de droite et conservatrices, elle reflète une opinion déjà défendue dans la pensée antispéciste (cf. Adams 1980), ainsi que dans l'ouvrage de Bon, Roudeau et Rousseau (2022) *Par-delà l'androcène*, lequel emprunte son concept-clef aux chercheuses qui l'ont popularisé, Myriam Bahaffou et Julie Gorecki (cf. 2020, 8). Selon les dernières, nous ne polluons pas tous de la même manière et, à ce titre, le plus gros pollueur est indéniablement l'homme viril et le continuum de ses exactions (sexisme, racisme, colonialisme, capitalisme, extractivisme, etc.).

Quelques mois à peine avant *Les Métamorphoses* et avant la pandémie de Covid-19, Christina Sweeney-Baird (2019) publie le roman *The End of Men*, dans lequel une mutation du virus de la grippe, survenue en 2025, cause la disparition de 90% des hommes à la surface du globe. Camille Brunel avance la même proposition provocante dans son roman : et si les hommes étaient condamnés à disparaître et, par la même occasion à libérer la société de l'hégémonie masculine ?

La fin du roman est pourtant sans appel : les femmes, comme les hommes, deviennent animaux. Certaines femmes se transforment en végétal, sans qu'il ne soit permis de savoir si Brunel symbolise là leur capacité à ensemercer le monde au moyen des spores et des graines, ou l'habitude culturelle occidentale d'associer le végétal au féminin.

Autodétermination féminine

Si dans les dernières pages Shrvanthi invite Isis à la suivre jusque dans un gynécée, la disparition brutale des deux amoureuses empêche de savoir exactement comment fonctionne ce modèle de gynarchie ou gynocratie, qui supposerait que les femmes redeviennent pleinement maîtresses de leur existence. Si le terme n'est pas utilisé par l'auteur, le modèle décrit, microsociété de femmes n'autorisant pas les hommes en leur sein, clamant leur supériorité sur eux et la nécessité d'établir une domination féministe, pose le problème évident d'une nouvelle forme d'esclavage, cette fois imposé au sexe masculin.

Aurait-il été une occasion supplémentaire pour Camille Brunel de développer le parallèle entre les sociétés animales et humaines, en comparant par exemple le gynécée à une ruche, où chacun possède un rôle bien précis, ou à une meute de lionnes, qui écartent volontairement les mâles pour assurer la survie des petits ? Quelles formes de féminités se seraient développées avec le temps, ou plutôt déconstruites, à mesure que le *male gaze* (Mulvey 1975) n'opérait plus son travail d'injonction et de conditionnement ?

Le devenir lesbien

Depuis quelques années, plusieurs militantes trans, lesbiennes et féministes (cf. Coffin 2020 ; Drouar 2021 ; Letourneur 2022) dans la continuité de Monique Wittig (2018), en appellent au lesbianisme politique pour sortir de la naturalisation de l'hétérosexualité, qui va de pair avec domination masculine et patriarcat. Si Brunel ne se réfère jamais explicitement à ce projet, il n'en propose pas moins, dans les derniers chapitres de son roman, un séparatisme radical puisque non seulement les femmes se réunissent dans des gynécées, mais elles entendent également utiliser une méthode de fécondation nouvelle qui permet d'emprunter, à parts égales, le code génétique des deux mères. Cette utopie matriarcale ne s'arrête pas là. Les femmes décident de ne plus laisser naître de sujets masculins, grâce à la sélection génétique, sinon en leur offrant une éducation entièrement nouvelle. Le lecteur ne saura jamais si ce projet est mené à bien puisque la métamorphose d'Isis, puis de sa compagne, rebat les cartes. Cependant, il aurait été intéressant de savoir si

l'exploration de l'auteur se prolonge jusque dans la question de l'identité de genres, en dehors de la répartition binaire et cis-genre soutenue tout au long du roman.

UNE ÉCOSOPHIE : PENSER LE MONDE PRÉSENT

Loin de démobiliser les humains, les théories de collapsologie ouvrent la porte à de nouveaux possibles sous la forme de prospective, de prophétie ou de science-fiction (cf. Li Vigny et al. 2022). Brunel propose un exercice un peu différent de celui de la Red Team, *think tank* français d'auteurs et d'artisans de l'imaginaire en appui au Ministère de la Défense, qui travaille à des scénarios crédibles, anticipant sur les menaces technologiques, géopolitiques ou culturelles qui pourraient survenir à l'horizon 2030-2060. Sa pandémie de tératomorphoses se pose en effet comme un événement poétique extraordinaire face à l'ordinaire de la fin, assez proche en cela du film *The Lobster* (2015) de Yórgos Lánthimos. En inventant un monde d'après dans lequel la vie prolifère plus que jamais, qui détonne des récits post-apocalyptiques racontant la difficile survie des survivants humains, Brunel ne propose ni un récit d'anticipation, ni un récit de science-fiction, mais plutôt une forme d'écosophie, philosophie d'harmonie écologique.

Si certains commentateurs du roman ont parlé de « virus » (Bini 2020) pour expliquer l'origine des transformations qui touchent les hommes, l'auteur ne donne jamais de raison scientifique au phénomène. Il parle bien d'une « pandémie sans virus » (LM 111) et récuse sa contagiosité (cf. LM 86), dont il souligne la nature imprévisible, à mesure que des transformations sont géographiquement localisées (les hommes deviennent insectes aux Îles Féroé ou bien le gouvernement français est changé en chiens). À aucun moment non plus ne suggère-t-il que la Terre aurait pu vouloir se venger des humains qui l'exploitent sans relâche. La métamorphose, comme processus dont on n'en connaît ni l'origine, ni la modélisation, ni le point d'aboutissement, s'apparente alors à un coup de dés lancé par l'auteur, sans logique autre que sa force créatrice comme en témoigne l'arbitraire de la transformation de fillettes en végétal à la fin du roman. De fait, il apparaît que *Les Métamorphoses* ne se posent pas comme un scénario catastrophe, mais est prétexte à rebattre les cartes de l'altérité sous la forme d'une expérience de pensée qui souligne la place toute relative du genre humain au sein du vivant.

Multiplication vs prolifération

Avant-même les métamorphoses d’humains, c’est la mise en présence inattendue avec un animal sauvage qui étonne les citoyens. Isis, par exemple, rencontre une grue antigone dans son jardin, animal migratoire qui ne devrait pas se trouver là. Si sa bienveillance naturelle lui inspire un sentiment de ravissement devant ce spectacle, sa famille a une toute autre interprétation du phénomène : les animaux viennent sur le territoire des hommes parce qu’ils pensent y trouver de la nourriture et peut-être même une forme de confort. Loin d’être anodine, cette affirmation pose la question des lieux et espaces d’existence des animaux sur une planète dominée par l’humain, mais aussi celle de la responsabilité que les humains ont envers eux, dès lors qu’ils sont à la source de la raréfaction de leurs environnements, voire de leur asservissement. Ainsi, les animaux, comme nous l’avons vu, sont classés en catégories (familier, domestique, bétail, sauvage) et à chaque qualificatif est associé un lieu de vie ou de détention qui lui est propre (maison, volière, zoo, cirque, laboratoire, hangar, nature). De cette répartition spatiale imposée aux animaux par l’extension des villes et par l’anéantissement des milieux naturels naît une nouvelle catégorie classificatoire, celle de l’animal « fugitif » (LM 17), animal en fuite qui n’a nulle part où aller et tente seulement d’échapper à l’exploitation humaine. Aussi, cette rencontre singulière avec l’animal se prend au piège de rester dans l’individualisation d’une espèce, au détriment de la notion de personne et d’individu, centrale à la compréhension de l’œuvre de Brunel, qui fait dire à Isis, au sujet de la mort d’un lapin dans un incendie, qui a peut-être été autrefois humain : « C’était quelqu’un de toute façon » (LM 72).

Brunel évoque avec humour une invasion zombie (cf. LM 102) comme contrepied des tétramorphoses qui s’inscrit dans un processus de réensauvagement, de repeuplement aléatoire du monde. Normalement guidée de main d’hommes, alors que des écosystèmes sont reconstruits en les soustrayant de l’activité humaine, la multiplication des animaux ne suit aucune logique. Elle frappe parfois des groupes d’individus (des policiers deviennent chiens de prairie ou des touristes, mygales) ou une personne en particulier (Beyoncé en ara).

Recomposition du paysage

Lors du repas familial de baptême qui occupe de longues pages dans le roman, les opinions s’affrontent au sujet de la condition animale et plus spécifiquement du rapport des humains aux animaux. Habitué à s’opposer à des penseurs de l’exploitation animale, comme la zootechnicienne Jocelyne Porcher (2014) qui se positionne en faveur d’une relation de travail entre les animaux et les hommes et

suggère qu'il est possible de leur donner une « bonne mort » (ead. 2016), Brunel met dans la bouche de la cousine Carolina une proposition étonnante, en décalage avec sa pensée végane : et si les vaches étaient considérées comme des employées et non comme des possessions ? Plutôt que de reposer sur une critique marxiste du travail, à la manière de Fahim Amir (2022) ou de Donna Haraway (2008), Carolina occulte la réalité du système de domination de l'industrie bouchère et laitière (vaches inséminées de force, veaux séparés de leurs mères à la naissance et destinés à la production de cuir, etc.). Elle rêve un monde impossible puisqu'une vache ne donne pas son consentement pour la traite, l'insémination ou la séparation d'avec sa progéniture, et qu'il n'existe pour elle pas d'autre retraite que l'abattoir.

Peupler le monde d'après

En bon cinéphile qu'il est, Camille Brunel a vu *The Fountain* de Darren Aronofsky (2006) qui raconte la recherche, à travers l'espace et le temps, de Tommy pour un remède afin de sauver sa femme atteinte d'un cancer (cf. Brunel 2018b). Dans une scène saisissante, l'une de ses incarnations, à savoir un *conquistador* espagnol en quête de l'Arbre de vie, se transforme en parterre de fleurs dans un dernier rôle d'agonie. À cet égard, Brunel présente le même principe de vie inhérent à l'apparente destruction du genre humain. L'épilogue se clôt sur la disparition de Shrivanthi et des nièces d'Isis, toutes transformées en arbres, nouvel acte transformatoire qui dit à la fois la nécessaire disparition des hommes et des femmes et la possibilité d'une acceptation de cette fatalité, si elle signifie la pérennité de l'écosystème planétaire. Surtout, si cet épilogue est moins funeste que poétique, c'est parce que jamais l'auteur ne donne corps à l'accusation caricaturale affublée au mouvement antiséciste, celle de vouloir l'extinction de l'humain (cf. Sugy 2021). La forme humaine disparaît, certes, en tant que domination et exploitation du vivant, mais les individus continuent d'exister, sous une forme nouvelle, animale ou végétale, au sein d'une autre dynamique. C'est ce que signifie l'image du lapin Suraj, frère autiste de Shrivanthi qui avait des difficultés relationnelles, grignotant à présent paisiblement l'herbe aux côtés des nouveaux végétaux formés par sa sœur et par les enfants. La place accordée au végétal, dans les dernières pages du roman, apporte d'ailleurs une nuance nouvelle à la réflexion de Brunel sur l'individualité des animaux non-humains. En écho aux travaux de la philosophe du vivant Florence Burgat (2020), Brunel s'éloigne de l'anthropomorphisation des végétaux, qui a fait le succès de Peter Wohlleben (2017) pour introduire l'altérité radicale de la vie végétale, qui vit sur un autre temps que les animaux non humains, qui partagent avec les animaux humains le tragique de la finitude.

Dès lors, le mot « FIN » (LM 167) qui clôt le roman, se pose comme un profond paradoxe : Camille Brunel ne nous rapporte ni le récit de la fin des hommes, ni celui du monde d'après, mais plutôt un bond vers une autre forme d'être au monde, qui doit être concevable dès à présent pour le lecteur, pour peu qu'il se familiarise avec la pensée animaliste. De même, Brunel n'a pas consigné la mémoire de la fin du monde, mais celle d'un bouillonnement de vie, où animaux, végétaux et micro-organismes vont continuer l'histoire des peuplements, sans que la présence du lecteur soit requise. En cela, il serait trompeur de considérer que *Les Métamorphoses* concrétisent le projet fou de l'idéaliste Isaac du premier roman de Brunel, *La Guérilla des animaux* (2018a), à savoir effacer l'humain de la surface du globe. L'auteur se détourne en effet de l'une des accusations posées à l'animalisme par ses détracteurs, celui d'être un antihumanisme désirant l'extinction du genre humain. *Les Métamorphoses* invitent plutôt à une prise de conscience globale des interactions, et non plus de la place, des êtres au sein du vivant, ce que révèle par exemple Isis quand, devenue genette, elle voit seulement l'enfant blond devant elle comme un « bipède » (LM 162), susceptible de la faire remarquer par la meute de loups.

CONCLUSION

Les Métamorphoses, bien davantage qu'un roman animaliste, se posent comme récit mythique, partagé entre sa dimension anticipatrice, pour ne pas dire science-fictionnelle (utopie matriarcale basée sur la viande de culture et l'eugénisme des naissances) et prédictive (les comportements humains seront, à termes, responsables de l'extinction du vivant). En effet, elles se donnent plutôt à lire comme un mythe téléologique qui explique la disparition supposée des hommes par des raisons non pas scientifiques mais symboliques, provoquée par une puissance incompréhensible. En écrivain militant passant ses idées par le filtre du roman, Brunel cherche à se dégager d'une parole catastrophiste qui culpabiliserait les lecteurs, pour plutôt ouvrir le champ des possibles aux autres manières de percevoir le monde, faisant évoluer son roman vers un récit antispéciste et non plus seulement animaliste. C'est le même processus qui est présenté dans son troisième roman *Après nous, les animaux* (2020), publié quasi simultanément. Dans ce roman jeu-nesse, l'espèce humaine a presque entièrement été décimée par des fléaux venus des insectes et le lecteur suit une meute incongrue d'animaux, traversant des paysages déserts, en quête de leur mémoire à eux, des mythes qui les ont entourés en des temps reculés, mais aussi à la recherche des derniers humains qui peupleraient

le monde, dont ils conservent en eux la mémoire. En cela, Brunel s'attache à la question complexe de l'existence d'une civilisation et d'une histoire animale.

Ainsi, l'auteur représente une voix singulière dans le paysage des auteurs 'animaliers', 'animalistes' ou 'antispécistes', cette dernière étiquette nous paraissant mieux s'accorder avec son projet. Dans chacun de ses romans, ce qu'il appelle une « force compensatrice » (LM 40), selon qu'elle prenne la forme de la violence d'Isaac, de la sexualité d'Octavio ou de l'amour paternel débordant du père d'Isis, sert à combattre l'incrédulité systématique qui paralyse ses personnages et, par extension le lecteur. Force libératrice, elle doit amener ce dernier à déconstruire l'endoctrinement social qui lui a fait, d'abord, considérer les animaux comme dénués de sentience et de sensibilité ; encore, les approcher dans une relation utilitariste qui détermine leur intérêt en fonction de leur exploitation ; enfin, amène à généraliser l'existence animale seulement au travers de ses interactions avec l'homme. Ainsi, l'animal passe de personnage à personne, puis individu, sans que le qualificatif employé pour le définir importe à présent puisqu'il existe en propre, dans un monde neuf.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvre analysée

Brunel, Camille (2020) *Les Métamorphoses*, Paris, Alma Éditions.

Ouvrages cités

- Adams, Carol J. (2016 [1980]) *La Politique sexuelle de la viande*, Lausanne, L'Âge d'homme.
- Adams, Carol J./Gruen, Lori (2014) *Ecofeminism. Feminist Intersections with Other Animals and the Earth*, New York, NY, Bloomsbury Academic.
- Amir, Fahim (2022) *Révoltes animales*, Paris, Éditions Divergences.
- Andras, Joseph (2021) *Ainsi nous leur faisons la guerre*, Arles, Actes Sud.
- Aronofsky, Darren (dir.) (2006) *The Fountain*, United States, Warner Bros.
- Bahaffou, Myriam/Gorecki, Julie (2020) "Préface", *Le Féminisme ou la mort*, Paris, Le Passager clandestin.
- Belin, Mathilde (2020) "Coronavirus : pourquoi le pangolin est-il devenu le nouveau suspect numéro un ?", *L'Express*, 2020-02-07, https://www.lexpress.fr/monde/coronavirus-pourquoi-le-pangolin-est-il-devenu-le-nouveau-suspect-numero-un_2117667.html, 2022-12-26.

- Bini, Christine (2020) “Les Métamorphoses : Darwinisme inversé et littéraire”, *La Règle du jeu*, 2020-09-22, <https://laregledujeu.org/2020/09/22/36533/les-metamorphoses-de-camille-brunel>, 2022-11-19.
- Bon, Adélaïde/Roudeau, Sandrine/Rousseau, Sandrine (2022) *Par-delà l'androcène*, Paris, Seuil.
- Boutet, Marilou (2021) *(V)égaux : vers un véganisme intersectionnel*, Montréal, Éditions Somme Toute.
- Bronner, Gérald (2021) *L'Apocalypse cognitive*, Paris, PUF.
- Brunel, Camille (2018a) *La Guérilla des animaux*, Paris, Alma Éditeur.
- Brunel, Camille (2018b) *Le Cinéma des animaux*, Paris, UV Éditions.
- Brunel, Camille (2020) *Après nous, les animaux*, Bruxelles, Casterman.
- Brunel, Camille (2022) Échanges électroniques répétés avec l'auteur.
- Brunel, Camille (2023) *Ecatepec*, Paris, Alma Éditeur.
- Burgat, Florence (2020) *Qu'est-ce qu'une plante ? Essai sur la vie végétale*, Paris, Seuil.
- Chauvet, David (2016) *Contre la mentaphobie*, Lausanne, L'Âge d'homme.
- Coffin, Alice (2020) *Le Génie lesbien*, Paris, Grasset.
- Del Amo, Jean-Baptiste (2016) *Règne animal*, Paris, Gallimard.
- Donaldson, Sue/Kymlicka, Will (2016) *Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux*, Paris, Alma.
- Drouar, Juliet (2021) *Sortir de l'hétérosexualité*, Paris, Binge Audio Éditions.
- Dussol, Alexis (2020) *Covid-19, la vengeance du pangolin : les 180 jours qui ébranlèrent la planète*, Paris, Fauves Éditions.
- Francione, Gary (2008) *Animals as Persons. Essays on the Abolition of Animal Exploitation*, New York, NY, Columbia University Press.
- Haraway, Donna (2008) *When Species Meet*, Minneapolis, MN, University of Minnesota Press.
- Ionesco, Eugène (1959) *Rhinocéros*, Théâtre de Dusseldorf.
- Joy, Melanie (2019) *Powerarchy. Understanding the Psychology of Oppression for Social Transformation*, San Francisco, CA, Berrett-Koehler Publishers.
- Kafka, Franz (1915) *Die Verwandlung*, Leipzig, Kurt Wolff Verlag.
- Kemmerer, Lisa (2011) *Sister Species. Women, Animals and Social Justice*, Chicago, IL, University of Illinois Press.
- Lánthimos, Yórgos (dir.) (2015) *The Lobster*, Ireland, Element Pictures.
- Lautréamont, Comte de (1868) *Les Chants de Maldoror*, Paris, Gustave Balitout, Questroy et C^{ie}.
- Letourneur, Daisy (2022) *On ne naît pas mec. Petit traité féministe sur les masculinités*, Paris, La Découverte.

- Li Vigny, Fabrizio/Blanchard, Enka/Tasset, Cyprien (2022) "Theories of Global Collapse: Closing Down or Opening Up the Futures?", *Journal of Future Studies* 27/1, 1-14. DOI: 10.6531/JFS.202209_27(1).0001.
- Message, Vincent (2016) *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Éditions du Seuil.
- Morizot, Baptiste (2020) *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Acte Sud.
- Mulvey, Laura (1975) "Visual Pleasure and Narrative Cinema", *Screen* 16/3, 6-18. DOI: 10.1093/screen/16.3.6.
- Nibert, David Alan (2013) *Animal Oppression and Human Violence. Domesecration, Capitalism, and Global Conflict*, New York, NY, Colombia University Press.
- Ovide (1992) *Les Métamorphoses*, Paris, Gallimard.
- Playoust-Braure, Axelle/Bonnardel, Yves (2020) *Solidarité animale. Défaire la société spéciste*, Paris, La Découverte.
- Porcher, Jocelyne (2014) *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI^e siècle*, Paris, La Découverte.
- Porcher, Jocelyne (2016) "Une mort digne des animaux d'élevage, c'est possible", *Libération*, 2016-03-30, https://www.liberation.fr/debats/2016/03/30/une-mort-digne-des-animaux-d-elevage-c-est-possible_1442895/, 2022-12-26.
- Regan, Tom (2004) *The Case for Animal Rights*, updated with new preface, Berkeley, CA, University of California Press.
- Rémy, Jean-Charles (1976) *L'Arborescence*, Paris, Denoël.
- Reus, Estiva (2005) "Sentience !", *Cahiers antispecistes* 26, <http://www.cahiers-antispecistes.org/sentience/>, 2022-12-26.
- Rousseau, Sandrine (2022), rapporté par Moulinier, Ève (@EveMoulinier), Tweet posté dans le cadre des Journées d'Été d'Europe Écologie-les Verts, 2022-08-27, <https://t.co/aQGh1MNtW9>, 2022-12-26.
- Safina, Carl (2018) *Qu'est-ce qui fait sourire les animaux ? Enquête sur leurs émotions et leurs sentiments*, Paris, Librairie Vuibert.
- Saint-Exupéry, Antoine de (1943) *Le Petit Prince*, New York, NY, Reynal et Hitchcock.
- Segal, Jérôme (2020) *Animal Radical. Histoire et sociologie de l'antisécisme*, Montréal, Lux Éditeur.
- Servigne Paul/Raphaël Stevens (2015) *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil.
- Sigler, Pierre (2018) "La vie mentale des animaux", Yves Bonnardel/Thomas Lepeltier/Pierre Sigler (eds.) *La Révolution antiséciste*, Paris, PUF, 77-117.

- Singer, Peter (2011) *Practical Ethics*, 3rd edition, Cambridge, Cambridge University Press.
- Singer, Peter/Cavalieri, Paola (2020) “The Two Dark Sides of COVID-19”, *Project Syndicate*, 2020-03-02, <https://www.project-syndicate.org/commentary/wet-markets-breeding-ground-for-new-coronavirus-by-peter-singer-and-paola-cavalieri-2020-03>, 2022-12-26.
- Sugy, Paul (2021) *L'Extinction de l'homme. Le projet fou des antispécistes*, Paris, Tallandier.
- Sweeney-Baird, Christina (2019) *The End of Men*, New York, NY, G.P. Putnam's Sons.
- Torres, Bob (2009) *Making a Killing. The Political Economy of Animal Rights*, San Francisco, CA, AK Press.
- Wittig, Monique (2018) *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Wohlleben, Peter (2017) *La Vie secrète des arbres : ce qu'ils ressentent, comment ils communiquent, un monde inconnu s'ouvre à nous*, traduit par Corinne Tresca, Paris, Les Arènes.